Robert Tirvaudey

# La Généalogie de l'angoisse chez Sartre

EDILIVRE

EXTRAIT

Nous le savons, la réception de la philosophie sartrienne s'est faite sous l'égide de l'angoisse. Il faut rappeler que l'angoisse a été perçue comme étant au cœur de l'existentialisme en général et de l'existentialisme sartrien en particulier. C'est pourquoi l'angoisse a été, lors de l'accueil de *L'Être et le Néant*, sinon le thème, du moins l'une des thématiques les plus débattues de la pensée de Sartre, tant par ses zélateurs que par ses détracteurs. Cependant, fait d'autant plus étrange, suite à la première vague de gloses, de pamphlets, d'interprétations, l'angoisse se voit éradiquer au fur et à mesure des mouvements successifs de commentaires. Certes, nombreux sont les commentateurs du philosophe qui ont proposé une réflexion critique sur l'angoisse, mais ils lui ont consacré un paragraphe ou, au mieux, un chapitre sans vraiment l'analyser dans sa genèse. C'est cette lacune que nous voudrions combler.

L'angoisse est certainement le concept le plus approprié pour cerner l'évolution de la pensée sartrienne, y compris dans les textes tardifs où

EXTRAIT

l'angoisse n'apparaît plus avec la même force comme la *Critique de la raison dialectique*. L'idée de départ, que l'on se propose d'étayer, est que pas plus Sartre ne s'est contenté de transposer sur un plan moral l'angoisse kierkegaardienne, pas plus Sartre ne s'est confiné dans un reprise à peine aménagée de l'angoisse heideggérienne. Ce qui nous conduira à rejeter l'idée que Sartre n'éclairait la position heideggérienne qu'au prix de la caricature.

Notre objectif est de montrer, en procédant à une généalogie de l'angoisse dans ses œuvres de jeunesse en remontant jusqu'à son essai d'ontologie phénoménologique, que Sartre avait des vues singulières et des idées bien arrêtées sur l'angoisse. Sartre a intégré certaines perspectives de l'angoisse heideggérienne pour constituer sa phénoménologie de l'angoisse sans modifier pour autant son tracé initial. Il faut, lorsqu'on interroge le rapport Heidegger/Sartre quant à l'angoisse, tenir compte de l'évolution de l'angoisse dans la pensée sartrienne de *La Nausée* (1931/1934) et *l'Esquisse d'une théorie des émotions* (1938) à *L'existentialisme est un humanisme* (1945), en passant par *la Transcendance de l'Ego* (1934), sans se cantonner à *l'Être et le Néant* (1943)[1].

[1] Les dates entre parenthèses sont celles de la rédaction des textes cités.



EXTRAIT

# 1
# La découverte de Heidegger

Dans *Les Carnets de la drôle de guerre*, Sartre entreprend de cerner son rapport à Heidegger. Sa première rencontre avec Heidegger date de l'année 1930. « J'avais lu sans comprendre en 1930 *Qu'est-ce que la métaphysique ?* dans la revue *Bifur*. »[2] Le fait est que dans la revue *Bifur*, dans laquelle Sartre a publié *La légende de la vérité*, on trouve une traduction d'un passage de *Was ist Metaphysik ?* qui porte essentiellement sur la *Grundstimmung* d'angoisse.

Sartre n'a vraiment eu accès au grand ouvrage de Heidegger qu'en 1938, au plus tôt. Sartre connaissait la traduction proposée par H. Corbin d'un certain nombre de textes de Heidegger parus en 1938 sous le titre *Qu'est-ce que la métaphysique ?* Ce recueil comprenait,

[2] *Les Carnets de la drôle de guerre*, XI, (novembre 1939-mars 1940), Gallimard, Paris, 1983, note 1, p. 225.



EXTRAIT

outre la conférence de 1929, *Vom Wesen des Grundes*, une cinquantaine de pages de la deuxième section de i, la conclusion de *Kant und das Problem der Metaphysik* (1929), et un texte de 1936 : *Hölderlin und das Wesen der Dichtung*. Cette présentation d'un choix de textes de Heidegger n'était pas pour rien dans l'interprétation existentielle ou existentialiste de la pensée heideggérienne, en raison de la mise en avant du *pathétique* avec les thèmes de l'angoisse, de la mort, de la culpabilité et du néant. Sartre, à l'instar de ses contemporains, connaissait essentiellement les pages heideggériennes sur l'angoisse.

Il semble bien que quand Sartre publie *La Nausée* en 1938, l'angoisse ne doive rien à Heidegger – ni même à Kierkegaard, qu'il ne découvre qu'en 1939 et ce, dans une large mesure, par Heidegger avec le choix de textes de 1938 et avec J. Wahl et ses *Etudes kierkegaardiennes*. Il faut donc croire que la nausée comme découverte de la contingence absolue de l'existence lui est propre. C'est cette idée qu'il a consolidée par la suite en critiquant certains aspects de l'angoisse heideggérienne et en faisant certains emprunts à Kierkegaard. C'est là toute l'originalité de Sartre : la persévérance à maintenir sa conception de l'angoisse en intégrant au fur et à mesure de ses lectures les vérités qui lui paraissaient essentielles. Si *La Nausée et L'Être et le Néant* présentent des résonances heideggériennes et kierkegaardiennes, ceci est dû plus à un courant d'idées en gestation qu'à une lecture attentive de *Sein und Zeit*.

EXTRAIT

Il est intéressant de remarquer comment Sartre comprend lui-même l'apport heideggérien pour la formation de sa pensée dans *L'Être et le Néant* et de constater qu'il y a un écart entre ce qui l'a marqué en 1940 dans le Carnet XI et l'usage qu'il en fait dans son ouvrage de 1943. Heidegger aurait été « providentiel », notamment sur le thème de « l'authenticité et l'historicité ». « Si j'essaie de me figurer ce que j'eusse fait de ma pensée sans ces outils [l'authenticité, l'historicité, entre autres], je suis pris de peur rétrospective. »[3] Il y a moins une part de destin que de liberté dans l'influence de Heidegger sur Sartre. Sa pensée n'était pas mûre pour recevoir la pensée heideggérienne mais, une fois sa philosophie en formation, il a pu accueillir Heidegger.

Sartre tente d'expliquer pourquoi il y a eu Heidegger conformément à sa conception de la liberté et de la situation historique : si Heidegger n'est pas la seule expression de la situation historique de son époque, il n'est pas non plus une pure conscience libre : « Et à vrai dire, en un sens elle [la question : pourquoi y a-t-il eu un Heidegger ?] y échappe en tant que Heidegger est l'apparition dans le monde d'une conscience libre. Mais par tout un autre côté, cependant, elle ne me paraît pas si « excentrique. » Car la philosophie de Heidegger, c'est une assomption libre de son époque. Et son époque, c'était précisément une époque tragique d'"Untergang" et de désespoir pour l'Allemagne. »[4] On voit comment,

[3] *Ibid.*, p. 224.
[4] *Ibid.*

EXTRAIT

implicitement, Sartre comprend l'angoisse de Heidegger comme étant, pour une part, l'émergence de la situation historique de l'Allemagne et, pour une autre part, le fait d'une libre décision philosophique. La philosophie heideggérienne, et notamment la phénoménologie de l'angoisse, trouve son point d'ancrage dans la situation de l'Allemagne des années 20-30, avec son cortège de malheurs : misère, crise économique, remise en cause du destin de la nation allemande. Ce qui ne veut pas dire que l'angoisse heideggérienne ne soit que l'expression d'une époque datée puisque Sartre ajoute : « Et l'attitude de Heidegger est évidemment un dépassement libre vers la philosophie de ce profil pathétique de l'Histoire »[5]. Cette lecture cadre parfaitement avec sa conception de la philosophie comme conscience de son temps et avec sa philosophie de l'histoire.

Ayant abandonné *la Psyché* parce qu'insatisfaisante au regard des problèmes qui étaient les siens dès 1937, entre autres celui de savoir si deux consciences perçoivent le même monde, le problème du solipsisme ; Husserl lui paraissant insuffisant, il se tourne alors vers

[5] *Ibid*., p. 228. En témoigne ce passage : « Je ne fais pas de difficulté pour admettre la description marxiste de l'angoisse « existentialiste » comme phénomène d'époque et de classe. L'existentialisme, sous la forme contemporaine, apparaît sur la décomposition de la bourgeoisie et son origine est bourgeoise. Mais que cette décomposition puisse *dévoiler* certaines intuitions métaphysiques, cela ne signifie pas que ces intuitions et ce dévoilement soient des illusions de la conscience bourgeoise ou des représentations mythiques de la situation. » « Qu'est-ce que la littérature ? », 1947, in *Situations* II, Gallimard, Paris, 1980, p. 329. (Sartre souligne.)



EXTRAIT

Heidegger. « Certainement c'est pour m'évader de cette impasse husserlienne que je me tournai vers Heidegger. »[6] C'est justement ses problèmes de philosophie classique, qui expliquent son retard de la lecture de Heidegger, son débat avec Husserl, la radicale nouveauté de la pensée de Heidegger. C'est pourquoi Sartre peut conclure : « On voit que je ne *pouvais* pas étudier Heidegger plus tôt que je ne l'ai fait. »[7] Ce qu'il cherche chez Heidegger, c'est une philosophie pathétique : « Suffisamment détaché de Husserl, désirant une philosophie "pathétique", j'étais mûr pour comprendre Heidegger. »[8] Sartre puise chez Heidegger des concepts mais aussi et surtout un ton, le pathétisme qui répond à son romantisme du moment. Et son analyse de l'angoisse concentrée dans les pages célèbres de *L'Être et le Néant* en offre une illustration parfaite.

EXTRAIT

[6] *Ibid.*, p. 227.
[7] *Ibid.* (Sartre souligne.)
[8] *Ibid.*

EXTRAIT